



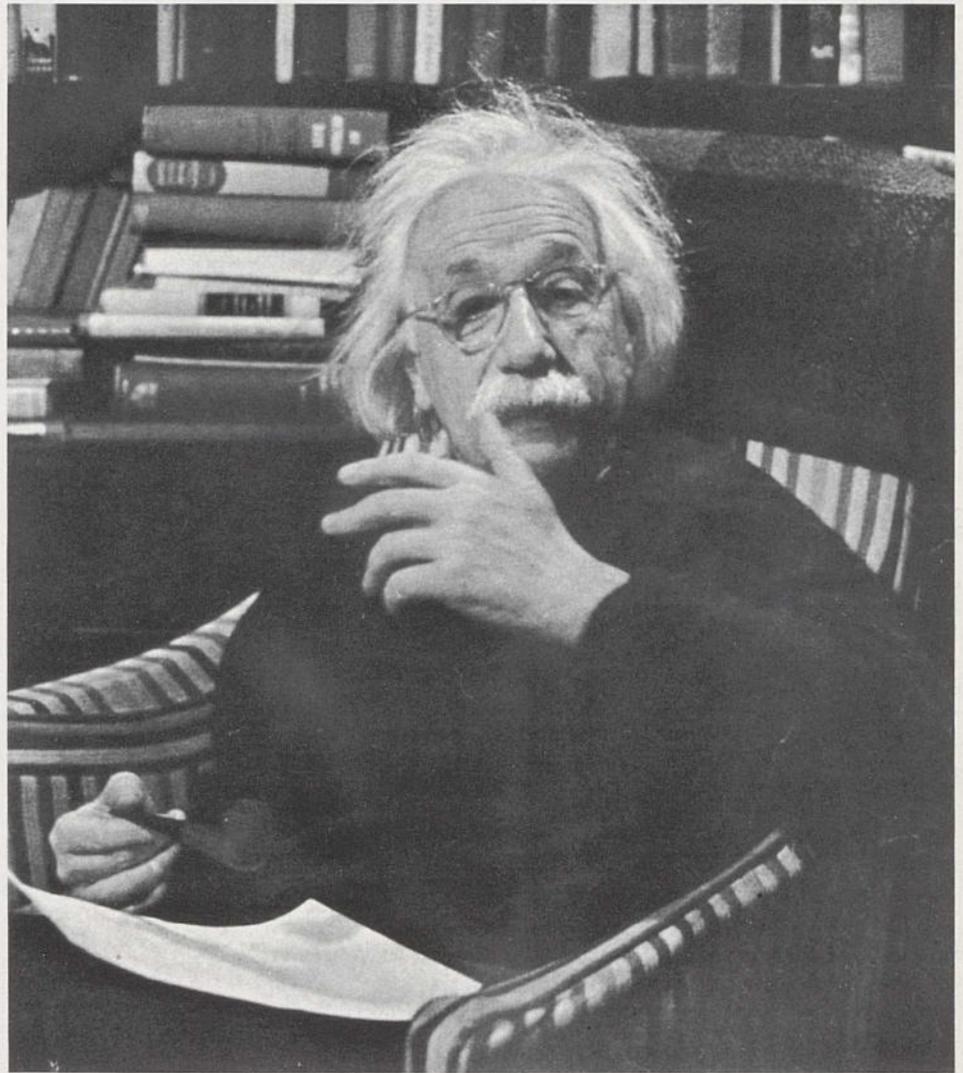
ATHÉNÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE

N^o 7 MARS 1979

Le numéro : 5 frs
Abonnement de dix numéros : 40 frs
Paraît au milieu de chaque mois

SPÉCIAL
MASS
MEDIA



EINSTEIN, 1879-1979

Ont collaboré à ce numéro :

Mme Jeanne HERSCH et
MM. Michel BARDE, Rodolphe ECKERT, Alexis IEVLEFF,
Paul LADAME, Jean MUSSARD et Robert L. SAMUEL.

votre partenaire

**SOCIÉTÉ DE
BANQUE SUISSE**



SIÈGE DE GENÈVE
2, rue de la Confédération
Tél. (022) 22 41 11

SIÈGE DE LAUSANNE
16, place St-François
Tél. (021) 21 91 11

Swissair relie la Suisse à l'Amérique du Nord depuis 30 ans. Cela rapproche.

30 ans de vols réguliers Suisse-Amérique du Nord! C'est une longue et passionnante expérience, qui a permis à Swissair de faire une heureuse découverte: il n'y a pas que ses avions qui rapprochent la petite Suisse blottie entre ses montagnes, et le pays aux possibilités et aux horizons illimités. En effet, sur l'autre rive de la Grande Mare, beaucoup de choses, plus grandes sans doute ou plus audacieusement conçues, présentent d'incontestables analogies avec ce qu'on trouve chez nous, ou n'en sont pas très éloignées.

Il existe bien sûr des différences, comme vous pouvez le constater. Swissair voit dans ces différen-

ces une raison suffisante de proposer aux Suisses la possibilité de se rendre tous les jours non-stop de Zurich à New York par Boeing 747 Jumbo Jet - six fois par semaine non-stop de Genève à New York également par Jumbo Jet - tous les jours non-stop à Boston et de là à Chicago - et enfin (en collaboration avec Air Canada) tous les jours à Montréal et à Toronto, où ils ont le loisir de s'ébahir de la grandeur des choses. Et du pouvoir d'achat de notre franc.

Votre agence de voyages IATA et Swissair se feront un plaisir de vous fournir encore d'autres détails.

Our Statue of Liberty



Our Greyhound



Our Grizzlies



Our Jimmy Carter



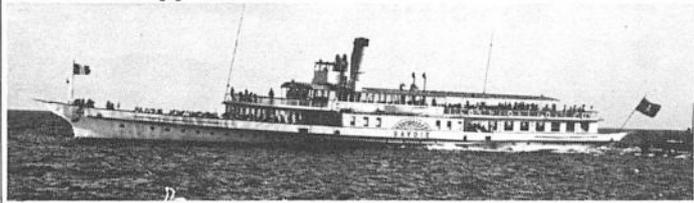
Our Capitol



Our Rodeo



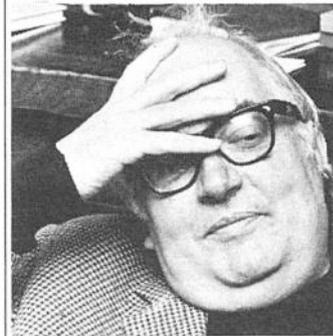
Our Mississippi Steamer



Our Niagara Falls



Our Arthur Miller



Our Real Money



Our New York Times



Our Golden Gate Bridge



Our American Airlines, our Air Canada, our Braniff, our Continental, our CP-Air, our Delta, our Eastern, our National, our Pan Am, our Northwest Orient, our TWA, and our United:



AU SOMMAIRE DU PRESENT NUMERO :

- Paul LADAME : <i>Editorial</i>	3
- Jeanne HERSCH : <i>Les Mass Media sur la sellette</i>	5
- Michel BARDE : <i>La Presse : un pouvoir, des contradictions</i>	6
- Rodolphe ECKERT : <i>Les Mass Media déconsidèrent-ils la société libre ?</i> ...	7
- Alexis IEVLEFF : <i>Les Mass Media ... Qu'est-ce que c'est ?</i>	9
- Albert EINSTEIN : <i>A propos d'un centenaire : Einstein par lui-même</i>	11
- Jean A. MUSSARD : <i>Savoir ce que l'on veut</i>	13
- Robert L. SAMUEL : <i>Exemple d'exposé scientifico-commercial : "Observations sur l'Application des Phénomènes Electro-Biologiques à l'Eclairage Domestique"</i>	15
- Pierre KELLER : <i>Le système de Bretton-Woods : évolution et conditions de son effondrement</i>	19
- <i>Echos de précédentes manifestations</i>	21

A L'AFFICHE DE L'ATHENEE :

2 avril
20 h.30

Classe de l'Industrie et du Commerce

LES CAUSES DU GIGANTISME LEGISLATIF ET ADMINISTRATIF

Sous la présidence de M. Maurice AUBERT, ancien Président du Grand Conseil du Canton de Genève, exposés de MM.

---Louis GUISAN, ancien Conseiller aux Etats du Canton de Vaud
---Jean MUSSARD, ancien fonctionnaire international.

23 avril
20 h. 30

Classe de l'Agriculture et de l'Art de Vivre

LE BIOGAS : FAISONS LE POINT

Débat public entre les meilleurs spécialistes du problème.



ATHENEE

Editeur et Rédacteur responsable : Paul A. LADAME

Rédaction et administration : Palais de l'Athénée,
2, rue de l'Athénée, 1205 Genève - Tél. (022) 20 41 02

Imprimerie : Studer SA, 5, route des Jeunes
1211 Genève 26 - Case postale 228

Abonnements Suisse : 10 numéros : Fr. 40.—

Abonnements Etranger : Veuillez demander le tarif de l'envoi à la Poste.

Compte de chèques postaux N° 12-6680 Genève

LA SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE, fondée en 1776, comporte trois Classes :

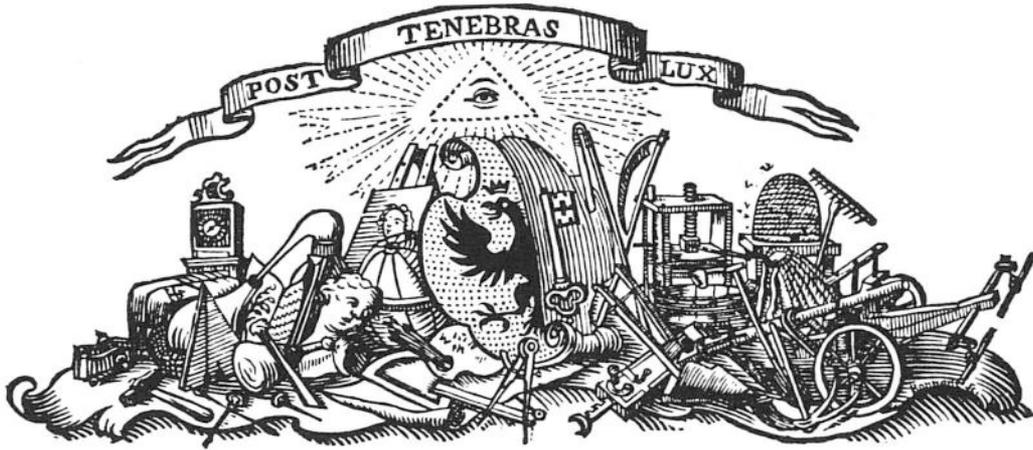
- Agriculture et Art de Vivre;
- Beaux-Arts;
- Industrie et Commerce.

SON SIÈGE EST AU PALAIS DE L'ATHÉNÉE
2, rue de l'Athénée, CH - 1205 Genève
Tél. (022) 20 41 02



Les articles publiés dans *ATHÉNÉE* n'engagent que leurs auteurs et ne reflètent pas nécessairement l'opinion de la Société des Arts.

La rédaction est heureuse de recevoir des lettres de ses lecteurs. Elle n'est pas responsable des envois non sollicités.



ÉDITORIAL



ATHENEE, dans le cadre de ce numéro en partie consacré aux Mass Media, et aux problèmes qu'ils posent à notre époque, tient à s'associer à l'hommage rendu en ce moment, un peu partout dans le monde, à la mémoire de notre compatriote, par adoption, Albert EINSTEIN, né à Ulm le 14 mars 1879, il y a donc tout juste un siècle. Car il a joué un rôle, très lucide et souvent prophétique, dans l'avènement de l'ère des masses - et de la massification - dans laquelle nous vivons et dont les Mass Media (les moyens de communication de masse) sont l'un des aspects .

Einstein est l'un des rares grands savants qui aient réussi cette gageure d'être à la fois profond, vaste, simple et clair ; d'être à la fois, aujourd'hui, respecté des plus éminents représentants des sciences dites exactes et de ceux des sciences dites morales ; et, enfin, prodigieusement populaire, au point que tout le monde, ou à peu près, sait qu'il est le "père de la relativité". Même si rares sont ceux qui, un crayon à la main, peuvent développer sans faute le cheminement aboutissant au génial

$$e = mc^2$$

Cette formule signifie, finalement, que la nature matérielle des objets change en relation avec la position de l'observateur. L'évidence même ? Et pourtant ! L'être humain est ainsi fait qu'il ne parvient (presque) jamais à mettre cette formule en pratique. Il ramène tout, toujours, à lui-même. Il est le nombril du monde et conçoit tout à partir de son seul point de vue et, par cercles excentriques, de son âge, de son sexe, de sa famille, de sa tribu, de son métier, de son village, de son pays, de sa race, de sa religion, de sa classe, etc., etc.

Le meilleur exemple de la relativité est peut-être bien Einstein lui-même. Le grand homme, fêté et célébré aujourd'hui partout, et singulièrement à Zurich, dont il a été le plus éminent "fils adoptif" ; et bien sûr à l'EPF, dont il est sans doute l'un des plus illustres élèves - l'exposition qu'elle lui a consacré ne laisse aucun doute à ce sujet -, le grand homme y a passé complètement inaperçu, quand il y étudiait et enseignait. Res JOST a dit à ce sujet : " Ses maîtres à l'EPF ne l'on pas du tout remarqué, ou alors



négativement seulement. Il s'ennuyait aux cours et se montrait maladroit au laboratoire. Quand il le pouvait, il manquait les deux. (...) Seul de sa classe, il n'a pas été jugé digne d'un poste d'assistant, ses études terminées. (...) Ses travaux de cette époque, sur l'effet photographique et l'électrodynamique des corps mouvants, de même que, déjà, sur la relativité spécifique, n'ont pas du tout été remarqués à Zurich. Il n'a dû qu'à Max Planck, intervenant depuis Berlin en sa faveur, d'obtenir une chaire à l'EPF. Et c'est sans regret que les Zurichois le laissèrent partir pour Berlin."(NZZ,26/2/79)

M. Jost, enfin, n'a pas hésité à souligner que, lorsque Einstein a été insulté, spolié de la manière la plus vile et contraint à s'exiler par les Nazis, il ne s'est quasiment trouvé personne, en Suisse, pour lever le petit doigt en faveur de ce compatriote, déjà célèbre, ce compatriote qui, bien longtemps auparavant, parce qu'il avait envie de devenir Suisse, avait économisé sou par sou, sur son maigre salaire, les 400.-frs indispensables à sa naturalisation.

Il eut été outrecuidant de notre part de vouloir ajouter quelques fleurs aux innombrables couronnes tressées ces jours à la mémoire d'Albert Einstein dans les Mass Media. Nous nous contenterons, dans cette revue, de rappeler ses propres paroles, bien oubliées, concernant sa conception de l'Art de Vivre.

Les Mass Media. Nous publions aujourd'hui des articles de Jeanne Hersch, de Michel Barde, de Rodolphe Eckert et d'autres encore, consacrés à ce phénomène typique de notre civilisation, qui fera l'objet d'un débat public en l'Athénée, le 19 mars, sous le titre : Les Mass Media sur la Sellette. Nous avons annoncé la venue à Genève, pour ce débat, de Christian Bernadac, chef de l'information de la Ière Chaîne de la télévision française. En raison de la grève, qui a paralysé toutes les chaînes pendant plusieurs semaines - sauf l'information, en quelque sorte mobilisée - Bernadac n'a pas pu quitter Paris. Par ailleurs, M. Torracinta, pressenti depuis une année, s'est récusé au tout dernier moment et, au moment d'écrire ces lignes, il ne s'est trouvé personne, malgré d'innombrables tentatives, pour le remplacer. Il est donc possible que les Mass Medias électroniques ne soient pas représentés et ce ne sera vraiment pas de notre faute.

Bien sûr, il y aura des critiques et peut-être même des plaintes. Nous avons répondu dans le précédent éditorial. Jean Mussard répond, de son côté, aujourd'hui. C'est stimulant, d'être critiqué et l'on ne peut qu'être reconnaissant à ceux qui prennent la peine de s'exprimer. Même si l'on ne peut pas plaire " à tout le monde et à son père " ; même si l'on ne peut pas être en accord avec tous les Niakas. C'est l'immense avantage des petites sociétés comme la nôtre, où l'on oeuvre à visage découvert, où la communication passe instantanément de l'émetteur (l'orateur) au récepteur (le public) et retour.

Les Mass Media, en revanche, sont par définition réduites au seul rôle de l'émetteur, à un arrosage en aveugle sur une terre inconnue en pleine nuit, sans contrôle (les ratings et les sondages ne sont que des emplâtres sur une jambe de bois) de la valeur réelle de la communication émise. L'impact sur l'esprit est inversement proportionnel au gigantisme. Tout est relatif !

Paul A. LADAME



LES MASS MEDIA SUR LA SELLETTE

Par Jeanne HERSCH

Jeanne Hersch



On s'en prend de plus en plus aux mass media, et souvent avec beaucoup de raison. Mais le problème est compliqué. En effet, c'est notre société, notre culture tout entière qui se laisse de plus en plus envahir par des slogans, des clichés, des jugements collectifs, d'autant plus moutonniers qu'ils se prétendent anticonformistes et critiques. Les mass media subissent eux-mêmes cet enlèvement, qu'ils contribuent à aggraver.

D'où vient, en un temps de surinformation comme le nôtre, cette docilité générale à des pressions qui imposent des attitudes communes, des opinions arrogantes, des découpages arbitraires parmi les faits, et jusqu'à un vocabulaire qui tyrannise la pensée ?

Je pense que fondamentalement, cette docilité a deux causes : l'une, c'est que l'on a détruit, ou au moins anémié, le sens central de la subjectivité, qui est celui de l'autonomie personnelle ; l'autre, c'est qu'on a détruit, ou du moins considérablement affaibli, la reconnaissance d'une réalité objective qui est comme elle est, et que tout énoncé se voulant vrai s'efforce de rejoindre. Quand l'être humain cesse de s'éprouver dans son indépendance responsable pour s'accepter quant à l'essentiel comme produit de facteurs biologiques, sociaux ou inconscients, sa conscience devient effectivement "le produit" docile qu'il consent à être. Quand on cesse de croire aux faits comme tels au point d'admettre qu'il n'existe que des interprétations superposées les unes aux autres, constitutives de ce que naguère on avait la naïveté de considérer comme

un réel indépendant de soi, il n'y a plus de vérité à laquelle on devrait tendre, même sans pouvoir l'atteindre : l'objectivité n'est plus qu'un concept bourgeois "dépassé". Dès lors, on pourra, à force d'obstination et d'unanimité, rendre vraie - ériger en fait - n'importe quelle interprétation.

Il ne s'agit pas là, d'ailleurs, le plus souvent, d'une activité délibérée, consciemment orientée vers son résultat idéologique. Non, c'est plutôt un climat, un vocabulaire, des références privilégiées, des silences. Ainsi le choix des étiquettes : tous les pays de l'est européen sont des "démocraties", socialistes de surcroît (rarement communistes) ; un socialiste démocrate comme Mario Soarès est un "modéré" (au même titre que M. Pinay) ; les partisans des Palestiniens sont des islamo-"progressistes". Pour être "progressiste", il suffit d'être ennemi des Américains et de rechercher l'appui de l'URSS. Il y a aussi des procédés d'intimidation : par exemple on considérera comme inexistant - et on rendra du même coup inexistant en le passant sous silence - un film ou un livre qui ose choisir un thème sans rapport avec une dénonciation de la société. Et ainsi de suite.

Mais il est vrai que nombre de ces perversions de pensée et de vocabulaire sont cautionnées par l'ONU, dont elles ont envahi les documents officiels. Elles existent à l'état diffus un peu partout. Quelles sont les responsabilités des media ? Et quels remèdes peut-on proposer ?

Jeanne Hersch

C.V. SOMMAIRE de Mme JEANNE HERSCH : Docteur ès lettres ; professeur de philosophie ; Université de Genève, Pennsylvania State, Hunter College, New York City University ; Directeur de la Division de Philosophie de l'UNESCO. Paris ; Membre du Conseil exécutif de l'UNESCO ; Nombreuses conférences philosophiques et culturelles à Paris, Bruxelles, Hanovre, Recklinghausen, Berkeley, Yale, Columbia, etc. Dr. h.c. Fac. de Théologie de l'Université de Bâle.



LA PRESSE: UN POUVOIR, DES CONTRADICTIONS

Par Michel BARDE



Véhicule de la communication, la presse est comme une belle femme que chacun courtise et cherche à s'attacher. La tentation est grande, en effet, d'imposer ses propres conceptions, sa propre vision de la Société. Répéter ce truisme, c'est souligner le rôle de "carrefour" que joue la presse et la difficulté de ce rôle. Ceux qui en ont la maîtrise, les rédacteurs en premier lieu, se doivent donc, vis-à-vis d'eux-mêmes comme de leurs lecteurs, de respecter une éthique qui ne saurait être celle de la parfaite Objectivité, qui n'existe pas, mais celle de l'honnêteté intellectuelle et de la responsabilité.

Les atteintes portées à sa liberté sont, à juste titre, toujours vivement et vigoureusement dénoncées par la presse. Mais son défaut consiste trop souvent à esquiver les responsabilités que cette liberté implique. Quatrième pouvoir, selon l'expression courante dont Montesquieu aurait été loin d'imaginer ce qu'elle pourrait recouvrir, la presse constitue une force tout à la fois diffuse et rassemblée dont les effets, immédiats ou à plus long terme, peuvent être considérables. Nombre d'exemples l'attestent, qu'il est même inutile de rappeler ici. Mentionnons simplement la formule, symbolique entre toutes : "avoir bonne, ou mauvaise presse".

Les journalistes, dans leur grande majorité, ont de ce pouvoir une conscience ambiguë. Ils aiment leur métier, savent appartenir à une profession importante et courtisée et s'apparentent à l'artiste en ceci qu'ils cherchent à faire prévaloir, des événements, leur interprétation. Pourtant, combien de fois, lorsqu'ils y sont parvenus et que des effets dommageables s'en sont ensuivis, certains d'entre eux ne se sont-ils pas retranchés derrière la faiblesse de leur audience et l'inefficacité prétendue de leurs écrits ? Dans le petit livre en forme de cri d'horreur qu'il vient de consacrer au peuple

cambodgien, Jean Lacouture s'enveloppe de "la honte d'avoir contribué, *si peu que ce soit, si faible qu'ait pu être en la matière l'influence de la presse*, à l'instauration de l'un des pouvoirs les plus oppressifs que l'histoire ait connus".¹

Les journalistes sont souvent les premiers à dénoncer, à juste titre, l'inquiétante concentration que, pour des raisons économiques et financières, connaît la presse. Mais ils sont également souvent les premiers à se retrancher derrière la pluralité des titres pour affirmer que leur point de vue, s'il a été attaqué, est contrebalancé par l'article d'un confrère, ce qui est preuve de liberté et de démocratie, ou au contraire conforté par d'autres journaux, ce qui tend à montrer qu'il était juste. La sortie, dans les deux cas, sera honorable. (C'est à dessein que nous parlons de "point de vue", la presse tendant de plus en plus à mêler le commentaire aux faits).

"Leaders d'opinion" et, consciemment ou non, se voulant tels, nombre de rédacteurs sont par ailleurs constamment tiraillés entre leur perception de ce que devrait être la société et la réalité de celle-ci. Le besoin de "suivre" le lecteur - ou le téléspectateur, ou l'auditeur - de se mettre "à son niveau" après l'avoir sondé constitue indubitablement l'une des contradictions de la presse, dans laquelle les éditeurs ont leur part.

Jaloux de la liberté de la presse comme de leur liberté de pensée personnelle, les journalistes sont confrontés avec deux problèmes inhérents à la profession. La liberté de la presse est devenue un tabou. De moyen propre à garantir la libre expression des opinions, elle est devenue citadelle conquise dont les journalistes sont les soldats. Toute atteinte - il y en a eu, il y en a encore, et c'est une des causes de cette déviation - est considérée comme un crime de lèse-majesté. Or toute liberté, dans un régime qui ne connaît heureusement pas la censure, implique la responsabilité qui ne peut être, s'agissant de presse, que celle de l'auto-censure. Pour prendre deux exemples récents, il est scandaleux que "Libération" et avant lui "Paris Match" aient publié des interviews de Jacques Mesrine, assassin et truand notoire, comme s'il s'agissait d'une rencontre tout-à-fait banale ; et il est scandaleux, connaissant les justes remous que cela ne pouvait manquer de provoquer, que "l'Express" ait fait paraître une interview de Darquier de Pellepoix, fasciste français réfugié en Espagne depuis la fin de la guerre.

¹ Voir : "Survive le peuple cambodgien" de Jean Lacouture, éditions du Seuil, Paris 1978.



LES MASS MEDIA DÉCONSIDÈRENT-ILS LA SOCIÉTÉ LIBRE?

Par Rodolphe ECKERT

R. Eckert

Né à Fribourg en 1925, de parents bâlois établis en cette ville. Docteur ès sciences économiques, 1948. Journaliste économique : Zurich et Genève ; Réd. en chef Universum Press ; Rédacteur en chef du "Courrier de Genève" depuis 1978.

Marié, trois enfants.

Conseiller municipal du P.D.C. à Vernier, de 1967 à 1974.

Amplifiées par des moyens de communication sociale de plus en plus envahissants, les critiques fondent sur la société libre, ouverte, telle que nous la connaissons dans les démocraties de type occidental. Leur renom en pâtit - à un point tel que pour certains doctrinaires n'importe quel type de société, ou presque, vaudrait mieux que celui qu'ils qualifient de "bourgeois".

De quelle manière les "mass media" concourent-ils à ternir l'image de marque de la société libre ? (Intentionnellement ou non, la question ne se pose pas ici.) Ne connaissant ni monopole de l'information détenu par le pouvoir, ni censure, la société libre permet que ses imperfections soient tirées au grand jour. A l'opposé, les sociétés closes, les dictatures de droite ou de gauche, veillent efficacement à ce que rien de tel ne se produise chez elles.



Si bien que la télévision, pour citer un exemple, a tout loisir d'introduire ses caméras dans un asile psychiatrique aux Etats-Unis. Mais pas en URSS, ni dans aucun autre pays prétendument progressiste. D'où une critique parfaitement unilatérale, capable de porter préjudice à la société libre. Ce préjudice risque d'être d'autant plus grave que la Télévision romande, en diffusant le film sur les asiles psychiatriques aux Etats-Unis, n'a pas jugé utile de rappeler que de tels établissements - ou prétendus tels - foisonnent dans l'Etat que vous savez. A plus forte raison, le téléspectateur est laissé dans l'ignorance si, oui ou non, une requête a été présentée à Moscou pour tourner un film sur un asile soviétique.

Autre exemple : depuis que l'Asie du sud-est est soi-disant "libérée" les "mass media" se font beaucoup plus discrets sur la situation de ces pays - hormis, en général, sur ce que Hanoï veut bien laisser filtrer à l'extérieur. Résultat : une grande partie de l'opinion publique se désintéresse du sort de ces populations et les nouveaux potentats n'encaissent pas le dixième de la critique déversée naguère sur les régimes alliés aux Etats-Unis.

La télévision semble particulièrement vulnérable à ce genre d'informations unilatérales. Sa vocation, en effet, est de montrer des images. Sans beaucoup exagérer, on peut dire que, pour ce moyen extrêmement puissant de communication sociale, l'événement n'existe que lorsqu'il est fixé sur la pellicule...

Mais la TV n'est pas seule en cause. Dans la presse également, on peut déplorer un certain nivellement par le bas. Certains journaux mettant en exergue les scandales, le crime, le sensationnel ne figurent-ils pas parmi les tout grands de la corporation ?

A une exception près, nous n'avons cependant pas trop à nous en plaindre en Suisse. Tant les quotidiens d'information à grand tirage que les journaux d'opinion s'efforcent de donner au lecteur le reflet aussi complet et objectif que possible de la réalité. Si bien que l'un ou l'autre de ces organes, sur le plan de la qualité de l'information et du commentaire, peut rivaliser avec ce que l'on trouve de meilleur de par le monde.

Néanmoins, pour en revenir aux exemples cités plus haut, il n'est guère douteux que les "mass media" contribuent à déconsidérer la société libre, toute "permissive" à leur égard.

Trop permissive ?

A cette question, je répondrai par la négative, sans restriction aucune. Car une information incomplète, mais libre, vaut mieux que celle faisant le bonheur de la propagande officielle : tôt ou tard, la vérité finit par transpercer les murs les plus épais. La force de la société libre est précisément de laisser la critique et l'opposition mettre le doigt sur ses faiblesses. La recherche de réformes et de solutions toujours meilleures, dans la légalité, s'en trouve stimulée.

Il n'en demeure pas moins qu'une information mieux équilibrée serait souhaitable, notamment à la télévision. Car celle-ci, pour le moment du moins, n'est pas en mesure d'offrir au public une palette aussi riche d'opinions diverses, d'analyses et de commentaires que la presse libre. Quant aux "mass media", quels qu'ils soient, ils doivent éviter de répéter comme des perroquets les slogans à la mode ou, pis encore, lancés par des propagandistes partisans : il faut constamment en vérifier le bien-fondé.

Rodolphe Eckert

Suite de la page 8.

Quant à la liberté de pensée personnelle, elle est évidemment bien réelle. Mais la presse, et singulièrement les journalistes, ont ceci de particulier qu'au-delà de la profession, ils forment une corporation, "la puissante corporation des "mass media", "la gigantesque multinationale de la presse-radio-télévision" ¹⁾ pour reprendre les termes de Jean Lacouture, ici en contradiction très révélatrice avec la citation reproduite plus haut. Cette corporation exerce "par elle-même" une influence sur ses membres, qu'ils le veuillent ou non. Le fait de se rencontrer fréquemment, de discuter souvent ensemble, de se passer les derniers "tuyaux" crée une "atmosphère" qui tend fatalement à envelopper le jugement personnel.

Ces quelques réflexions, lancées à la veille d'un débat, visent à susciter la discussion. Mises toutes ensemble, elles pourront apparaître sévères. Elles ne le sont pas : les graves problèmes que connaît la presse, dont nous n'avons ici abordé qu'un aspect, méritent que chacun, éditeur, journaliste, annonceur, lecteur, les examine et tente de trouver les solutions qui conviennent.

Michel Barde



LES MASS MEDIA... QU'EST-CE QUE C'EST?

Par Alexis IEVLEFF

MASS MEDIAS (s'écrit également sans S final) : *technique de diffusion de la culture de masse, telle que la radio, la télévision, la presse.* (Larousse)

Si l'on analyse, en prenant le même dictionnaire, la signification de tous les mots-clé de cette définition, on parvient à ceci : *Mass Medias : l'art de propager un ensemble d'idées communes à une masse de personnes considérées en dehors de la structure sociale.*

Constatation frappante : il n'est nulle part question d'information, ou de communication, dans cette définition. Le rôle de cette technique est de *diffuser, c'est-à-dire de répandre, de propager, une idéologie, dans la masse.*

En d'autres termes, les Mass Medias (ou *Médias* tout court) ne sont faits (au masculin pluriel) ni pour les élites, ni pour les minorités, ni pour les hérétiques (*qui professent, ou soutiennent, une opinion contraire aux opinions admises* - ou, étymologiquement : *qui font un choix*).

MASSE s'oppose donc à ELITE. Qu'est-ce que la *Masse* et qu'est-ce que l'*Elite* ?

Vilfredo PARETO a dit : *L'élite est composée de gens qui s'efforcent de nager contre le courant ; la masse de gens qui font la planche et se laissent emporter par la rivière.* LE BON a ajouté : *L'élite s'efforce toujours de féconder la masse.*

La masse est un ensemble de personnes partageant (de gré ou de force) une idéologie (ensemble d'idées) commune, en dehors de la structure sociale. La technique de diffusion de cette idéologie s'appelle la propagande. Les techniciens sont donc des propagandistes.

L'Histoire a de tous temps connu des propagandistes. Les prophètes, les apôtres, de toutes les religions, ont été des propagandistes. Mahomet, Saint Paul, étaient de remarquables propagandistes. Saint Augustin, rhéteur, c'est-à-dire propagandiste professionnel, a dit : " *Je vendais l'art de vaincre par le bavardage.*" (Confessions, Livre IV, Chap. 2) A son époque, le Christianisme était depuis un demi-siècle religion d'Etat. Un rhéteur, à Milan, était payé env. 120 000 unités de monnaie romaine, un évêque env. 6 000 par an. Mais, à part, précisément, le Christianisme, ou l'Islam, les idéologies de masse étaient rares. Tout changea avec la Révolution française. Comme l'a écrit récemment Michèle Savary :

" *La Révolution française inaugure "l'ère des masses", qui trouve ses deux plus tragiques aboutissements dans le nazisme et le collectivisme : mythe de la race ou de la classe, il ne s'agit plus que de traiter l'être humain comme un insect social.*" (Tribune de Genève, 26/2/79)

Le crime sans doute le plus terrible que l'on puisse imputer aux Jacobins est la levée en masse. Avant 1790 et pendant toute l'histoire de l'humanité, la plupart des guerres étaient menées avec des troupes de soldats professionnels se battant contre d'autres "soldats" (mercenaires payés en "soldi"). Dès





maintenant, tous les hommes valides sont requisitionnés, mobilisés, de gré ou de force et jetés, dans des batailles de masse, mal armés, mal équipés, mal aguerris et mal payés ou pas payés du tout. Quand un prince n'avait plus d'argent, il n'avait plus d'armée ("*Pas d'argent, pas de Suisses !* ") et était contraint de faire la paix. Avec l'avènement de l'Etat-Nation, corollaire de l'ère des masses, le conscrit donne sa peau en échange, éventuellement, de paroles (citation) ou, plus éventuellement encore, d'une médaille.

Mais, pour payer une armée de mots, et, dès la Deuxième guerre mondiale, pour transformer, remarquable progrès, la "*levée en masse*" en "*guerre totale*", mobilisant non seulement les hommes de classes d'âge toujours plus jeunes et toujours plus vieilles, selon des critères d'aptitude au service toujours plus larges, mais encore les femmes, les mères de famille, les infirmes, pour tenir en laisse tout un peuple, il faut une "*technique de diffusion de la culture de masse*" prodigieuse, c'est-à-dire une presse, puis une radio, puis un cinéma, puis une télévision (gradation de notre siècle privilégié) bien en mains.

Il faut, pour de tels *Mass Medias*, un monopole absolu de l'action, des moyens illimités, un pouvoir totalitaire. Maintenant que nos compatriotes disent avoir été émus (mais c'est peut-être aussi de la propagande) en lisant "*L'Archipel du Goulag*" ou en regardant "*Holocauste*" sur le petit écran, il est possible qu'ils commencent à comprendre, ou disons, car il ne faut rien exagérer, à soupçonner, ce que peut être le "*Viol des foules*", décrit il y a quarante ans par un orfèvre en la matière, Serge TCHAKHOTINE, biologiste, élève de Pavlov, chef de la propagande de Lénine, maître à penser tout à la fois de Goebbels, en Allemagne nazie, et des organisateurs du Front populaire en France.

Arrêtons-nous ici, car certains collègues nous diront : " Nous ne sommes tout de même pas en régime totalitaire. " C'est vrai ... Est-ce vrai ? Le débat du 19 mars nous en apprendra peut-être un peu plus. Son but, d'ailleurs, n'est pas de trancher la question. Il est, uniquement, de faire réfléchir. Le Prof. Karl STEINBUCH, Directeur de l'Institut de recherche sur les Communications de l'Université de Karlsruhe vient de publier un livre (*) dans lequel il dit :

- Les fabricants d'informations n'ayant aucune obligation de contrôler leurs sources, ni aucune responsabilité pour ce qu'ils diffusent, nous sommes noyés sous des flots d'une rhétorique irresponsable.
- Les *Mass Medias*, bien souvent, produisent de l'irresponsabilité avec des méthodes industrielles.
- La conscience de l'homme n'est plus capable d'assimiler la complexité de notre monde. C'est pourquoi on l'abreuve de slogans qui n'ont rien de commun avec la réalité. En bref, les *Mass Medias* truquent et diffament le passé, fabriquent des catastrophes aujourd'hui et programment l'avenir de manière erronée.

Alexis IEVLEFF .

(*) STEINBUCH, Karl, *MASSLOS INFORMIERT ; Die Enteignung unseres Denkens*, Herbig, München, 1978. (Informé avec démesure ; la spoliation de notre pensée.)



A propos d'un centenaire
EINSTEIN PAR LUI-MÊME

COMMENT JE VOIS LE MONDE

Chaque jour je me répète que ma propre vie, intérieure et extérieure, repose sur le travail accompli par des gens qui vivent aujourd'hui, ou qui sont morts depuis longtemps, et que je dois me donner de la peine pour donner autant que j'ai reçu dans le passé et continue à recevoir chaque jour.

Je ne crois pas à la liberté de l'homme, dans le sens philosophique. Chacun agit non seulement sous la pression de puissances extérieures, mais aussi sous des contraintes intérieures.

Les trois principes idéaux qui ont éclairé ma vie, et m'ont toujours de nouveau rempli de joie et de courage, s'appellent : Bonté, Beauté et Vérité.

Mon idéal politique est la démocratie. Il faut respecter la personnalité de chacun et ne diviniser personne. Un système autocratique basé sur la contrainte dégénère, j'en suis convaincu, très rapidement.

La plus belle chose que nous puissions vivre, c'est le mystère. Il est au berceau de tout art et de toute science véritable. Celui qui n'est plus capable de s'étonner est en quelque sorte déjà mort et ses yeux sont éteints.

Quel est le sens de notre vie ? Quel est le sens de la vie de n'importe quel être vivant ? Connaître la réponse à ces questions, c'est être religieux.

Je suis absolument convaincu qu'aucune richesse au monde ne pourra faire avancer l'humanité, même pas si elle est confiée à un homme entièrement dévoué à ce but. Ce n'est que l'exemple de personnalités pures et grandes qui peut conduire à des conceptions et des actions nobles. L'argent favorise l'égoïsme et entraîne irrésistiblement vers des abus.

Il est facile de constater que tous les biens, matériels, moraux, spirituels, que nous recevons de la Société, ont été créés, au cours d'innombrables générations, par des individus. C'est l'individu qui est créateur et non la société.

Bien peu de personnalités sont connues des masses en raison de leurs capacités productives. L'organisation, jusqu'à un certain point, a remplacé les natures de chefs, surtout dans le domaine de la technique, mais aussi, d'une manière très sensible, dans les sciences.

Le manque d'individualités se fait sentir surtout dans le domaine des Beaux-arts. La peinture et la musique ont nettement dégénéré et ont de ce fait perdu à peu près tout écho dans le peuple.

En deux semaines, la presse de n'importe quel pays peut mettre une masse sans jugement dans un tel état de fureur et d'énervement que les hommes sont prêts à se déguiser en soldats et aller tuer, et se faire tuer, pour les buts sans valeur de n'importe quel démagogue.



Nous voulons espérer que les historiens des temps futurs interpréteront les phénomènes de pathologie sociale de notre temps comme les maladies infantiles d'une humanité désireuse de s'élever, maladies provoquées uniquement par la cadence trop rapide du processus culturel.

Extraits des "LIVING PHILOSOPHIES", tome XIII,
en langue anglaise, New York, 1931.

L'EDUCATION EN VUE D'UNE PENSEE INDEPENDANTE

Il ne suffit pas de former l'homme dans un domaine spécialisé. Certes, il deviendra ainsi une sorte de machine utilisable, mais il ne sera jamais une personnalité accomplie. Il importe avant tout de lui inculquer un sens aigu de ce qui est beau et de ce qui est moralement bon. Sinon, malgré toutes ses connaissances spécialisées, il ressemblera plus à un chien bien dressé qu'à un être humain développé harmonieusement.

Les choses vraiment importantes sont transmises aux jeunes générations non pas par des livres, du moins pas principalement, mais par le contact personnel qu'ils ont avec un maître. C'est ce contact, en tout premier lieu, qui crée la culture et qui la maintient. C'est cela que j'ai en vue, quand je recommande de cultiver " les humanités " , et non pas seulement de sèches connaissances dans les domaines de l'histoire ou de la philosophie.

Il est en outre essentiel de développer chez les jeunes gens l'esprit de critique indépendante. L'enseignement doit être ainsi conçu que tout ce qu'il offre est accepté comme un précieux cadeau et non pas comme une amère contrainte.

Le véritable pédagogue se reconnaît à son art d'éveiller chez ses élèves la joie au travail et à la découverte .

Extrait d'une interview accordée au
"New York Times", octobre 1952.

L'ESPRIT RELIGIEUX DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Vous trouverez difficilement un cerveau scientifique accoutumé à creuser en profondeur qui ne soit pas possédé par une singulière religiosité. Elle se distingue de celle de l'homme naïf. Le chercheur est pénétré de la causalité de toute évolution. Il a tout autant besoin de connaître l'avenir que le passé. L'éthique, pour lui, est une institution humaine nécessaire, mais non pas divine. Sa religiosité consiste en un étonnement constant devant l'harmonie des lois naturelles, dans lesquelles se révèle une Sagesse si prodigieuse, que toutes les pensées intelligentes et toutes les dogmes formulés par les hommes n'en sont qu'un pitoyable et insignifiant reflet.

Extrait d'un article écrit en 1930
pour le "Berliner Tageblatt".



Après le récent débat sur la SME

SAVOIR CE QUE L'ON VEUT

Par Jean MUSSARD

" Ma déception est grande de la tenue des deux dernières séances (Propriété immobilière et SME) où chacun est resté sur sa soif. Mauvaise préparation des orateurs, exposés trop longs, absence de véritable débat, auquel le président ne laisse participer que les "victimes" choisies à l'avance, sans faire droit à ceux qui demandent la parole. Un débat, ça ? Non ! Tout au plus une médiocre causerie ! "

Voilà ce que m'écrit un membre fidèle de la Classe de l'Industrie et du Commerce, qui, après cette volée de bois vert, termine gentiment : *" ...et pardon si je vous ai fait de la peine ! Et, malgré tout : Bien amicalement à vous ! "*

Bien sûr, cher collègue, vous m'avez fait de la peine, mais, pour le débat qui me concerne - celui sur le SME - je dois reconnaître que vous avez presque entièrement raison. Vous faites erreur sur un point : il n'y avait pas de "victimes" choisies à l'avance. Sans cela, croyez-moi, le débat aurait été beaucoup plus animé. Je ne suis pas un metteur en scène. Il n'y a eu aucune concertation préalable avec les personnes qui ont demandé la parole. Si je ne vous ai pas vu lever le bras, ou si j'ai donné la parole à une autre personne qui l'a demandée en même temps que vous, permettez-moi de vous dire à mon tour : "Pardon si je vous ai fait de la peine, mais il fallait insister." J'aurais été ravi de vous entendre, fût-ce au prix d'une prolongation du débat, car j'attendais avec impatience que quelqu'un, dans la salle, pose certaines questions qui, en matière monétaire et sociale, me paraissent fondamentales. (*)

Il est vrai que ce débat fut décevant et, comme vous n'êtes sans doute pas le seul à le penser, je saisis l'occasion que me donne votre lettre pour m'adresser ici à tous les membres de la Classe, dont les réponses écrites seront bienvenues. La question est la suivante : qu'attendez-vous exactement de la Classe d'Industrie et Commerce, des débats plus ou moins spectaculaires, un travail sérieux en profondeur, ou l'un et l'autre ? Pour ma part, je pense que des débats publics, où s'affronteraient courtoisement des gens compétents et spirituels, pourraient fort bien compléter un travail de plus longue haleine, actuellement inexistant.

Lorsqu'on parle d'un sujet aussi complexe et embrouillé que le problème monétaire, qui a fait l'objet d'innombrables conférences internationales et réunions d'experts depuis la dernière guerre mondiale, il est clair que l'on n'en fera pas le tour en moins de deux heures. Alors un débat spectaculaire ? Mais pour cela il faudrait que nos doux économistes adoptent un langage beaucoup plus rude que celui auquel ils sont accoutumés, un langage d'ingénieurs qui, lorsqu'ils ne sont pas d'accord sur l'opportunité de construire tel pont ou telle centrale nucléaire, ou sur le coût réel de l'opération, ou sur la technique proposée, ne mettent pas de gants pour dire ce qu'ils pensent. Pourquoi faut-il qu'en matière monétaire les spécialistes s'expriment avec une retenue telle que, même lorsqu'ils ne sont s'ac-

→

(*) Paul LADAME a répondu dans le No 6 au sujet de l'autre débat.



cord sur rien, le public ne s'en aperçoit pas ? Croyez-moi, chers collègues, durant ce débat j'enrageais encore plus que certains d'entre vous, car je brûlais d'envie d'intervenir à titre personnel. Je me suis abstenu non sans peine, Dieu merci, car sinon c'est à bon droit que l'on pourrait me reprocher de ne pas avoir donné la parole à tous ceux qui la demandaient. Au surplus, n'étant personnellement pas neutre dans ce débat, j'aurais inévitablement embarrassé l'un des deux orateurs au profit de l'autre. Ce n'était pas mon rôle.

Mais je me suis tout de même permis de citer Jacques Rueff, qui, exaspéré par l'obscur phraséologie des "experts", s'est écrié un jour à propos du système de Bretton Woods - aujourd'hui défunt - qu'il s'agissait d'une "technique de spoliation sans précédent dans l'histoire". Voilà un langage fort peu scientifique, mais qui avait le mérite de stimuler la discussion. On pouvait partager ou non son opinion, on ne risquait pas de s'endormir.

Curieusement, c'est un mathématicien - donc un homme habitué à manier le plus abstrait de tous les langages - qui, au cours du débat du 5 février, a exprimé son étonnement de ne rien comprendre. Pour le commun des mortels, le langage des mathématiciens est tout aussi mystérieux que celui des économistes. Pourtant, on leur fait volontiers confiance. Pourquoi ? Ne serait-ce pas tout simplement parce que, en pratique, la justesse de leurs abstractions se vérifie par l'usage qu'en font les ingénieurs ? Si les mathématiques nous induisaient en erreur, plus personne n'oserait passer sur un pont. Or, en règle générale (et ce n'est qu'un exemple), nos ponts tiennent, ce qui les distingue fort heureusement des systèmes monétaires modernes. Peut-être faudrait-il se rappeler que, pour apprécier la justesse d'une théorie, le modernisme n'est pas un critère. L'archaïsme non plus, bien entendu, mais une idée juste peut se permettre d'être vieille.

Ce débat a au moins prouvé une chose : en matière monétaire - et, plus généralement, économique - il est grand temps de démystifier le langage. Pour cela, il faut que les citoyens s'en mêlent, en particulier ceux qui, sans être eux-mêmes des économistes, assument des responsabilités économiques concrètes : industriels, syndicalistes, banquiers, etc. Ce qui me ramène à la question posée aux membres de la Classe : Voulez-vous que, sur le problème monétaire, qui concerne évidemment l'industrie et le commerce, nous fassions un travail en profondeur ? Si oui, il ne suffit pas d'un débat d'un soir, il faudra se donner beaucoup plus de peine. Cela ne concerne pas seulement un président éphémère, mais tous les membres de la Classe, de la Société des Arts et d'autres milieux, y compris - pourquoi pas ? - l'Institut National Genevois, qui prennent ce problème au sérieux.

Conclusion : j'accepte toutes les critiques sauf une (les rôles n'ont pas été distribués à l'avance). Cela dit, chers collègues, envoyez-moi des propositions constructives. Nous les publierons dans ATHENEË, dans la mesure de l'espace disponible, et si la volonté d'une action plus suivie se dégage, nous élaborerons un programme de travail.

Jean A. MUSSARD

Note de l'Editeur :

Les lettres de nos membres, critiques ou non, leurs articles, humoristiques ou sérieux, leurs suggestions, leurs idées, plans, projets, recherches, sont toujours les bienvenus et seront publiés dans la mesure du possible.

Les articles 13 (I+C) et 12 (A+A) donnent aux membres des Classes le droit de "communiquer leurs observations ou leurs recherches particulières sur des sujets en rapport avec les buts " des Classes. Voyez les pages qui suivent !



Exemple d'exposé scientifico-commercial

“OBSERVATIONS SUR L'APPLICATION DES PHÉNOMÈNES ÉLECTRO-BIOLOGIQUES À L'ÉCLAIRAGE DOMESTIQUE” *

par Robert L. Samuel

Monsieur le Président de la Fédération,
Messieurs les Ministres,
Messieurs les Académiciens,
Madame (ou Mademoiselle), Messieurs :

Il est connu que les peaux de chat, caressées alternativement à rebrousse-poil, puis dans le sens correct, émettent de l'électricité statique qui se manifeste par l'éclatement de petites étincelles. Ce phénomène est à la fois inutile, puisqu'il ne sert à rien, et risqué, suivant l'humeur du chat. Je ne vous en parlerai donc pas.

Par contre, je vous entretiendrai d'un phénomène moins connu, mais plus utile, que j'ai nommé “Force électromotrice spécifique de l'organisme vivant” FEMSOV, en abrégé. (Je prie Monsieur le Ministre plénipotentiaire de l'Union Soviétique de bien vouloir se calmer : il ne s'agit que d'une coïncidence de nom, sans incidence politique).

Mais vous vous interrogez : qu'est-ce que FEMSOV ?

Eh bien, faisons une expérience. Prenons un chat, par exemple, appliquons lui une électrode de cuivre à la bouche et une autre au rectum. Joignons soigneusement les fils conducteurs aux bornes d'un micro-voltmètre sensible et nous observons que l'aiguille bouge. D'abord, parce que le chat se débat, mais, même lorsque nous l'aurons calmé d'un coup sec à la nuque, l'aiguille restera fixée entre 160 et 200 microvolts. Il s'agit donc bien d'un potentiel spécifique auquel seul le chat contribue.

En changeant certains paramètres, on peut répéter l'expérience avec un éléphant. Il suffit de disposer les instruments à environ 50 mètres du sujet, derrière un rempart de béton armé. Dans ces conditions, nous constaterons avec surprise que son potentiel FEMSOV est du

même ordre de grandeur que celui du chat. Un jugement hâtif nous amènerait donc à conclure que du point de vue FEMSOV il n'y a pas de différence entre le chat et l'éléphant, en tenant compte, bien entendu, de l'atténuation du signal de l'éléphant en raison de la longueur de ses fils conducteurs.

Cette constatation est toutefois sujette à caution car elle n'est basée que sur un seul essai, l'éléphant ayant décliné sa participation à l'expérience de contrôle. De toute manière, un essai à cette échelle est très onéreux. L'électrode postérieure, à elle seule, représente 52 kg de cuivre raffiné et exige, pour le confort de l'un et la sécurité des autres, environ 2 kg de lubrifiant conducteur à base de vaseline graphitisée.



* Compte-rendu d'une Conférence donnée par le Professor-Doktor Karl-Axel Himmelstumpf à l'Académie des Sciences de la Fédération Swahilienne.



Par contre, nous avons pu effectuer des vérifications nombreuses et statistiquement valables à partir de souris et de cochons d'Inde, créatures maniables et peu combattives.

Ces essais sont concluants : FEMSOV de 160 à 220 microvolts pour la souris et de 180 à 240 pour le cochon d'Inde. Pratiquement identiques, compte-tenu de l'erreur expérimentale. L'analyse statistique des données montre une distribution Gaussienne caractéristique pour une gamme de plus de 200 expériences sur sujets différents.



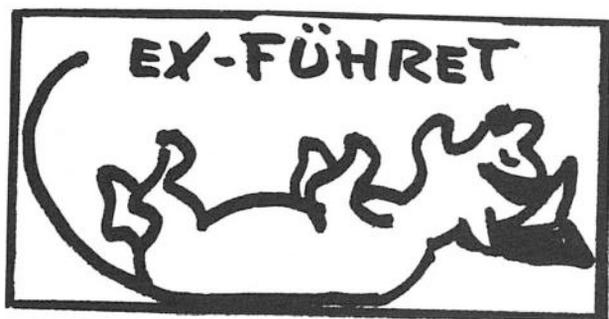
Nous pourrions logiquement conclure qu'il s'agit d'une loi naturelle qui fixe les limites de la FEMSOV entre 160 et 260 microvolts.

Il n'en est rien ! L'expérience cruciale fut réalisée, par erreur, grâce à la négligence de mon estimé collègue le Dr. Hans Tüberkühl (un savant érudit, myope et astigmat) qui, cherchant une souris blanche, s'empara d'un furet du Labrador et mesura avec stupéfaction une FEMSOV oscillant entre 250 et 340 microvolts, soit environ 30 à 35 % plus haute que prévue.



D' TÜBERKÜHL

Il nous fallut donc examiner à nouveau le problème. Les premiers contacts avec le furet du Labrador confirmèrent amplement l'opinion de notre fournisseur canadien quant à la nature sournoise et féroce de l'animal : notre technicien principal faillit y laisser un doigt. Heureusement, son autopsie confirme qu'il ne s'agissait que d'une morsure bénigne, le tétanos étant directement attribuable aux lacérations sur l'avant-bras.



Bref, il fallut une dose massive de gaz hilarant pour amoindrir notre fûret, et encore...

En dépit de ces contre-temps l'expérience fut répétée quatre fois et nous avons maintenant établi d'une manière rigoureuse que la FEMSOV est directement proportionnelle au rapport :

"Distance entre les extrémités utiles"
sur *"Section moyenne du corps de l'animal"*

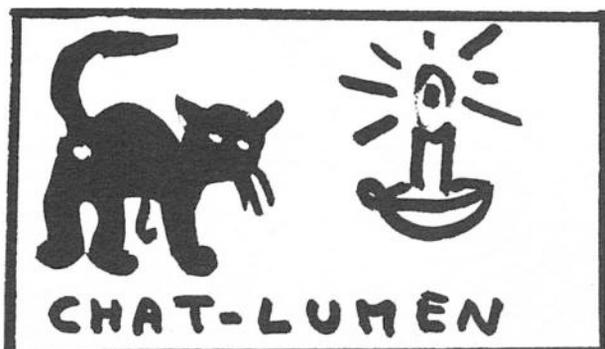
En d'autres termes, plus le corps du sujet est court et trapu, plus sa FEMSOV est faible, plus il est mince et allongé, plus sa FEMSOV est forte.

Ceci, à première vue, donnerait un net avantage aux serpents, anguilles et boas constrictor. La question reste ouverte. Par ailleurs, ayant examiné, de loin, un Naja du Bengla-Desh, nous sommes formels quant à l'emplacement de l'électrode buccale mais les avis sont partagés pour l'autre extrémité.

Mais revenons au vif du sujet.

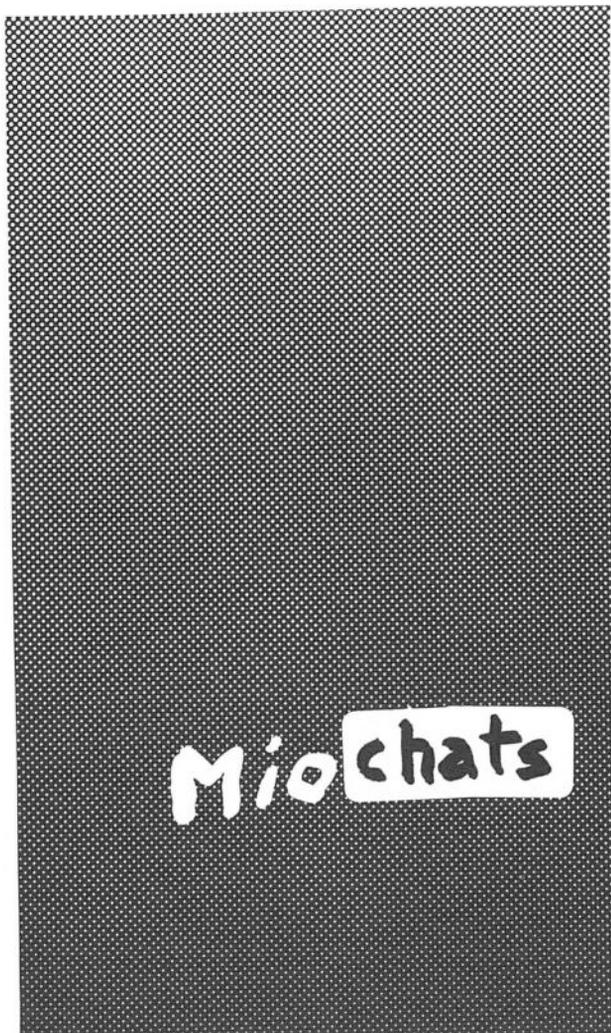
Si un chat produit une FEMSOV d'environ 210 microvolts, mille chats montés en série fourniront 210 millivolts et dix mille chats 2,10 volts, soit environ l'équivalent d'une pile à cellule unique : nous pourrions, à la rigueur, alimenter une lampe de poche.

Par contre, il suffirait d'un million de chats (ou, tout au plus, 600 000 furets) pour nous donner la tension du secteur force/lumière, soit 210 volts.



On voit tout l'intérêt que présente le phénomène FEMSOV.

Bien sûr, certains avanceront l'argument qu'il est parfois peu pratique de réunir un million de chats, à courte échéance, comme alimentation de secours en cas de panne de secteur. C'est possible, mais le problème n'en est pas pour autant insoluble : il est simplement difficile, mais uniquement du point de vue technique.



En effet, on pourrait mettre en oeuvre un programme de recherche sur la miniaturisation des chats, ou, mieux encore, des furets, qui ont un rendement supérieur. Un tel programme, basé, par exemple, sur la miniaturisation des semi-conducteurs et circuits intégrés, entre les mains de biologistes compétents, devrait aboutir en moins de 25 ans à une race de chats de la taille d'un pou adulte. Il resterait, évidemment, le problème de leur trouver la tête et la queue.





Mais, faisons confiance à nos excellents micro-monteurs pour lesquels un tel problème est un jeu d'enfant et qui, enduits de D.D.T., n'auront aucune peine à nous présenter des ensembles d'une technicité parfaite.

Il faudra, bien sûr nourrir nos travailleurs. Quelques millimètres cubes de lait, judicieusement vaporisé, nous assureront des heures de courant continu.

Nous avons étudié en détail le problème des courts-circuits internes et celui, plus sérieux, de l'électrolyse des chats de borne. Nous avons mis au point des solutions dans les deux cas qu'il serait, toutefois, fastidieux d'élaborer ici.

Certains autres aspects techniques, tels que la capacité et l'intensité utile de nos accumulateurs font en ce moment l'objet d'études approfondies qui vous seront communiquées ultérieurement.

En conclusion, Messieurs les Académiciens de la Fédération Swahilienne, je vous présente ce plan avec sincérité et conviction. Je vous invite à contribuer dans la mesure de vos moyens au développement de ce projet qui porte en lui le germe d'une révolution technologique, dans le domaine de la production de l'énergie électrique, à la portée de toutes les nations, même sous-développées.

En effet, les chats ne sont heureusement pas le privilège des seules Nations européennes ;

peut-être avez-vous mieux à nous proposer, en puisant dans votre faune d'une étonnante variété.

Quoiqu'il en soit, je tiens à vous remercier, Messieurs les Académiciens, pour l'attention soutenue que vous m'avez prêtée et j'attends avec intérêt le réveil de Monsieur le Ministre des Affaires économiques et culturelles qui me fera part de sa réponse à la proposition de coopération que je lui ai faite.

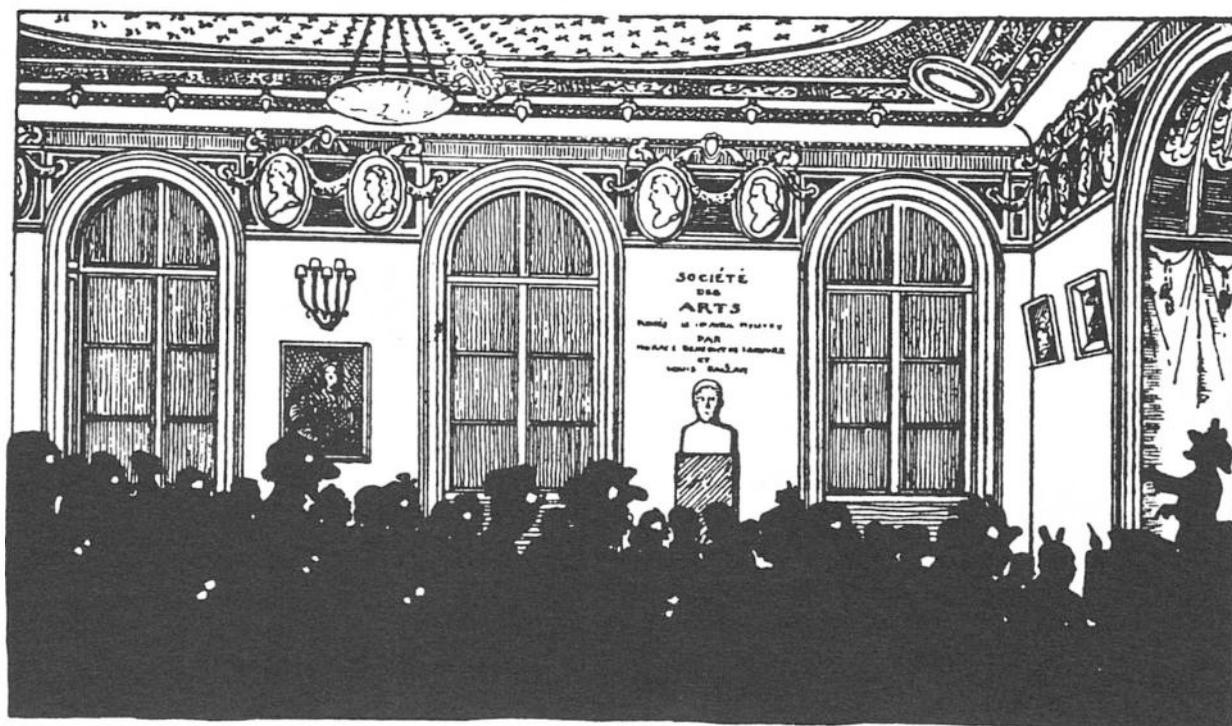
Vive FEMSOV, Vive la Fédération Swahilienne !

NOTE :

Le projet "Himmelstumpf" ne fut pas adopté dans sa version originale, un Académicien ayant fait remarquer qu'il serait plus avantageux d'utiliser directement les poux (ou les mille-pattes) dont la Fédération possède de grandes réserves naturelles.

Les fonds mis à disposition par le Gouvernement ont été finalement utilisés, en partie pour l'établissement d'une Ecole Technique pour micro-monteurs, le reste en vue de la mise en route d'une fabrique de piles Leclanché au cas où le plan Himmelstumpf se heurterait à des difficultés imprévues.

(L'Editeur)





ÉCHOS DE LA PRÉCÉDENTE CONFÉRENCE

De nombreuses personnes, intéressées par le débat du 5 février sur : LE SYSTEME MONETAIRE EUROPEEN: REVE OU REALITE ?, nous ont demandé de préciser par écrit en quoi consistaient les "Accords de Bretton Woods". Or, un éminent économiste, Pierre KELLER (*), venait de le publier dans les "ANNALES d'ETUDES INTERNATIONALES", publiées par l'"Association des Anciens Etudiants de l'Institut Universitaire de Hautes Etudes Internationales, Vol.9 - 1978, édité par Philippe BRAILLARD. Nous nous sommes permis de reproduire deux passages de son étude, intitulée : L'avenir du système monétaire international, passages extraits de l'introduction :

Le système de Bretton Woods : évolution et conditions de son effondrement

L'un des objectifs principaux des Accords de Bretton Woods de 1944 avait été la création d'un mécanisme de paiement multilatéral, basé sur des taux de change fixes mais ajustables et l'utilisation d'une monnaie de réserve convertible en or. A son centre se trouvait l'institution du Fonds monétaire international (FMI). Le régime instauré par ces accords avait permis un développement sans précédent de l'économie mondiale et plus particulièrement un essor spectaculaire des échanges et des mouvements de capitaux internationaux. Ses faiblesses étaient toutefois devenues apparentes dès le début des années soixante, lorsque les économies d'Europe occidentale et du Japon s'étaient relevées des dévastations de la guerre et qu'à l'inverse la position des Etats-Unis sur le plan monétaire avait commencé à se détériorer.

Pendant les années soixante, le système monétaire international eut à taire face à de nombreuses crises, telles les attaques successives contre la livre sterling — aboutissant finalement à la dévaluation de cette monnaie en 1967 et à la diminution progressive de son rôle de monnaie de réserve — la hausse spéculative du prix de l'or et l'établissement du pool de l'or et puis d'un double marché pour ce métal, les pressions exercées à différentes époques sur plusieurs monnaies européennes qui menèrent soit à une réévaluation du Deutsche mark et du florin hollandais, soit en fin de compte à la dévaluation du franc français, et enfin le problème du déficit persistant de la balance des paiements américaine. Rares furent toutefois les observateurs qui imaginèrent des bouleversements aussi profonds que ceux qui se produisirent à la suite de la grande inflation du début des années soixante-dix et de la hausse du prix du pétrole vers la fin de 1973. On ne s'aventure ainsi pas trop en affirmant que les événements monétaires qui débouchèrent en août 1971 sur la décision américaine de suspendre la convertibilité du dollar en or et par la suite au printemps 1973 sur le flottement généralisé des principales monnaies, n'avaient été ni prévus ni voulus par les gouvernements ou les autorités monétaires, mais imposés par les circonstances, même si de nombreux économistes, surtout de tendance monétariste, y virent une occasion de prouver leur confiance dans les mécanismes du marché. On s'est donc trouvé à l'époque devant une situation entièrement nouvelle, dont le flottement plus ou moins « impur » des monnaies a été l'expression la plus frappante, mais dans laquelle l'important déséquilibre résultant du déficit pétrolier, la profonde récession qui suivit la poussée inflationniste de 1972-1974, l'expansion spectaculaire des marchés internationaux des capitaux et l'explosion des réserves monétaires sont également des éléments marquants. Quelles qu'aient été les faiblesses du système de Bretton Woods, on peut se demander quel autre régime monétaire aurait réussi à s'adapter sans heurt à une telle situation de crise.

(*) Pierre KELLER (Suisse). Associé de MM. Lombard, Odier & Cie, banquiers privés à Genève. Licencié en droit de l'Université de Genève et Ph. D. en relations internationales de l'Université de Yale. Membre du Service diplomatique de la Confédération suisse de 1956 à 1960.



Un débat: le système monétaire européen est-il mort-né ?

Le Système monétaire européen (SME), qui aurait dû voir le jour au début de cette année, est-il mort-né, viable ou un vaudeville ? C'est à ces questions que voulait répondre le débat organisé la semaine dernière par la Société des arts de Genève et présidé par M. Jean Mussard.

Premier conférencier, M. Marian Stepczynski, directeur du « Journal de Genève », prend la défense d'une construction à laquelle il attribue les caractéristiques d'un mini-fonds monétaire et d'un maxi-serpent (alors que son opposant, M. Robert Felsette, collaborateur de ce journal établi aux USA, le traite de serpent à sonnette). Mais rassurez-vous : je ne vous rapporterai pas le menu et dans le charabia des technocrates le pour et le contre de la dispute. Il convient cependant de résumer quelques points pouvant intéresser le commun des mortels.

Pour Marian Stepczynski, le système des changes flottants, instauré en 1973, est un échec complet. Au lieu d'éliminer les déséquilibres internationaux, il les

a, au contraire, aggravés, notamment pour ce qui est du chômage. Il est donc bon que quelques pays européens s'efforcent d'ériger un système monétaire stable, mais moins rigide que l'ancien régime des changes (trop) fixes. Le conférencier estime minime le risque d'une nouvelle poussée inflationniste. Ce en quoi il est un tantinet optimiste, même en limitant son diagnostic aux pays à monnaie faible où les changes flottants (à la baisse) nourrissent le renchérissement.

Une meilleure stabilité des changes serait par contre bénéfique au niveau de l'emploi dans les pays dont la monnaie fait l'objet de convoitises internationales. Mais Marian Stepczynski ne pense pas qu'à l'économie. Le SME, qui en pratique fonctionne déjà depuis trois mois, contribuera également à la construction politique de l'Europe.

Robert Felsette ne se préoccupe pas de cet aspect de la question. Il se borne à énumérer les faiblesses du SME : les pays membres peuvent en tout temps retirer l'or qu'ils mettent à disposition

du Fonds monétaire européen ; une nouvelle dépression économique aux Etats-Unis (qui se mettraient à imiter le mauvais exemple britannique) frapperait de plein fouet les pays européens les moins vigoureux. Résultat : une ruée générale sur la monnaie refuge du SME, le mark allemand ; le SME serait ainsi soumis à des tensions de plus en plus fortes, et « une chaîne n'est pas plus solide que le plus faible de ses maillons ».

Les pays européens mettent la charue devant les bœufs : avant de vouloir stabiliser les monnaies, il conviendrait de stabiliser les économies nationales. L'économie mondiale, prévoit M. Felsette, sera victime d'une nouvelle vague inflationniste d'ici deux ou trois ans

Genève

déjà, parce que, pour combattre le chômage, l'Amérique du président Carter sera tentée de choisir la politique de facilité : soutenir la conjoncture par les moyens inflationnistes que sont l'expansion de la masse monétaire et le déficit budgétaire. Les Arabes, d'ailleurs, ne s'y trompent pas : d'ores et déjà ils sortent du dollar pour se précipiter sur l'or. « Le dollar est nu, il n'a pas de couverture ». Les conséquences pour le SME ne peuvent être que néfastes.

R. E.

BONNE CHANCE AU SME

Même si, comme dans chaque débat contradictoire, chacun couche sur ses positions, la Société des arts de Genève a bien fait d'inscrire à son programme la discussion du Système monétaire européen. Ceux qui, à l'instar de Robert Felsette (avant tout un praticien de la finance), mettent le doigt sur les aléas du SME ne parlent pas le même langage que ceux qui trouvent que l'expérience des changes flottants a suffisamment duré. Pour M. Stepczynski, elle a même mené l'économie suisse près de l'asphyxie. Il faut donc construire un système monétaire intermédiaire entre les changes rigides et les changes flexibles, mais plus proche des premiers que des seconds. Le SME constitue un essai allant dans cette direction.

Il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître les tares qui sont les siennes dès sa naissance, en particulier des politiques économiques divergentes entre un pays axé avant

tout sur la stabilité (Allemagne) et un autre confronté à des problèmes insupportables de sous-développement régional (Italie). Mais, est-ce une raison pour jeter le manche après la cognée ?

Je ne le pense pas. Les Européens n'ont simplement pas le choix. Malgré tous les échecs subis, et ceux, sans doute, qui les attendent encore, l'expérience du SME doit être tentée. La Suisse, pour sa part, a tout intérêt à ce qu'elle réussisse. Les branches exportatrices auront la tâche moins difficile si leurs principaux marchés sont moins secoués par les remous monétaires qu'auparavant. Par surcroît, la recherche du franc suisse s'atténuerait. Ce serait déjà appréciable.

Mais il existe aussi l'aspect politique. Là également, la Suisse ne peut que souhaiter bonne chance au SME, pierre angulaire, sinon clé de voûte, des Etats-Unis d'Europe.

Rodolphe Eckert

Le COURRIER, 13/2/1979

La TRIBUNE, 6/2/1979

Débat à la Société des Arts à Genève Système monétaire européen : serpent à sonnette ou mini FMI ?

La classe industrie et commerce de la Société des arts de Genève invite le premier lundi de chaque mois un conférencier. Pour février, il y en avait deux, pour évoquer le système monétaire européen, Robert Felsette et Marian Stepzynski, chroniqueurs financiers au Journal de Genève. Toutefois, l'Atlantique séparant leur domicile respectif, les deux points de vue variaient sensiblement.

Pour Marian Stepzynski, Genevois, l'élaboration d'un système monétaire européen est une bonne chose car il traduit une volonté politique de mettre un terme au régime des changes flottants. Le SME, dans ses mécanismes s'inspire à la fois de Bretton Woods et du récent serpent monétaire. En quelque sorte un « mini FMI et un maxi serpent ». Il souhaite déboucher sur des relations stables entre les monnaies européennes, au travers d'une unité de référence commune, l'ECU.

L'avantage, par rapport à Bretton Woods est que ce système ne prévoit pas

de monnaie prépondérante. Le conférencier pense également que pour les pays à monnaie forte, principalement l'Allemagne fédérale et la Suisse, le SME ne créera pas d'inflation. Toutefois, devait conclure Marian Stepzynski, le SME a aujourd'hui un inconvénient majeur, il n'existe pas encore...

Chaîne et maillons

D'origine française, domicilié aux Etats-Unis, Robert Felsette est plus nuancé. Ses origines lui font avoir un faible pour l'étalon-or, « un système comme le mariage plein de défauts, mais depuis 2000 ans on n'a pas trouvé mieux ». Sa connaissance de la vie américaine le rend sceptique. Le SME sera principalement un signal avertisseur de l'instant où une monnaie devra le quitter, « en quelque sorte un serpent à sonnette » ! C'est une entente monétaire qui ressemble à une chaîne : elle dépend donc de la solidité des maillons qui sont d'inégale résistance. Qu'arrivera-t-il enfin si le fonds d'égalisation des changes prévu dans le SM s'épuise ? Une possibilité que l'on peut

évoquer car il n'est pas révu un volant exceptionnel.

Par une analyse intéressante de la position américaine en matière monétaire, Robert Felsette traduit son scepticisme

vis-à-vis du SME : on préférera une prospérité factice à une crise réelle et les bonnes solutions ne sont pas pour demain. Pendant ce temps, on enregistre des mouvements sur les monnaies dont la vélocité inquiète : « Le capital n'a pas d'oreilles mais il entend tout, il n'a pas de jambes mais il sait courrir ».

Une discussion a suivi durant laquelle on a jonglé passablement avec les milliards : 120 au lieu de 50 une fois, 720 à la place de 400 une autre. Comme le soulignait un ingénieur « dès que l'on parle économie, personne n'y comprend plus rien ». Il est un fait que la situation monétaire est actuellement complexe et pas plus que sur le terrain, une solution s'est esquissée au cours de ce débat, par ailleurs intéressant. Ce sont les changes flottants qui risquent de sortir vainqueur d'une telle impasse !

J.-M. L.



A LA SOCIÉTÉ DES ARTS

Toujours prêts! Pour quoi faire?

Sous ce titre la Classe de l'Agriculture et de l'Art de Vivre de la Société des Arts de Genève avait organisé une conférence de M. Laszlo Nagy, secrétaire-général du Scoutisme mondial. Un film remarquable fut tout d'abord présenté, illustrant les multiples aspects du scoutisme moderne, qui, dans les pays du tiers monde, connaît aujourd'hui un magnifique essor, la jeunesse se mettant avec enthousiasme au service du développement, particulièrement dans l'agriculture et l'artisanat. M. Nagy sut expliquer le rôle bénéfique du scoutisme dans la formation des cadres, des chefs, de ces pays, dont il avive le sens de la responsabilité. Après son exposé, des questions fusèrent de toutes parts, venant toutes d'anciens éclaireurs, nombreux dans la Salle des Abeilles.

Mais la question posée par le président de la Classe, Paul Ladame, « Pour quoi faire ? » ne reçut pas la réponse espérée. « Toujours prêts ! » c'est bon pour les Indonésiens, les Algériens, les Nigériens. L'esprit de service désintéressé semble avoir déserté notre jeunesse occidentale. Preuve en était que, malgré un appel en profondeur, publié dans le journal même des scouts genevois, bien peu nombreux étaient ceux qui avaient estimé bon de se déranger pour montrer leur adhésion à l'idée incarnée par Laszlo Nagy, successeur de B.P. « Ce sont les vacances ». « Ils sont tous à skis ». Bien sûr. Mais, justement, « ils » ne sont plus « toujours prêts ! » Signe attestant de l'évolution de notre civilisation.

L.



Le COURRIER, 22/2/1979

La TRIBUNE, 20/2/1979 →

Ci-dessus : Le Président remet à M. Laszlo NAGY le traditionnel cadeau : une lithographie de BRUN de VERSOIX, 1776, représentant Louis XV montant son cheval.

Photo: Jean von Mühlennen.



72 ans de scoutisme

Laszlo Nagy en brosse

un tableau optimiste

Laszlo Nagy est le secrétaire général de l'Organisation mondiale du scoutisme dont le siège est d'ailleurs à Genève, et pour fêter les 72 ans de la fondation du mouvement lancé par Baden-Powell, il était l'invité lundi soir de la Société des Arts de Genève, classe de l'agriculture et de l'art de vivre, présidée par Paul Ladame.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire dans nos pays industrialisés où le scoutisme a connu pendant quelques années un déclin certain (le mouvement est en train de repartir avec vigueur après avoir trouvé un second souffle en s'adaptant aux mutations de la société, devait préciser le conférencier), dans les pays en voie de développement, le scoutisme, depuis une bonne dizaine d'années, connaît un succès considérable: plus de 15 millions de jeunes scouts répartis dans 115 pays, et beaucoup en attente parce que les chefs formés et aptes à diriger des jeunes font défaut. Bien entendu le scoutisme a connu à travers ses 72 ans d'existence des mutations profondes, en restant toujours toutefois fidèle aux principes de base: auto-éducation, service des autres, bénévolat. Les mutations ont consisté à suivre l'évolution des temps: ainsi d'un certain esprit plus ou moins para-militaire d'autrefois complètement disparu aujourd'hui: plus de liberté dans les

costumes, mixité des groupes, bref tout ce qui était parfaitement inconcevable voilà seulement trois ou quatre décennies.

« Le scoutisme est moderne, actuel, il pratique l'écologie (d'avant la mode), il aide l'enfance. Deux grands courants l'animent d'une façon permanente: l'un plus spiritualiste, rattaché à l'une ou l'autre religion; l'autre, plus pragmatique, détaché de toute conception spirituelle. Le scoutisme a-t-il un avenir? Oui, sans aucun doute répond l'orateur. Pour plusieurs raisons: d'abord parce que les jeunes sont idéalistes et qu'ils ont besoin de se dévouer et de servir; ensuite parce qu'il y a surtout dans les pays du tiers monde avec une telle explosion démographique, les besoins d'éducation que le scoutisme apporte et complémente avec l'école et le lycée. « Être toujours prêt » est encore de nos jours une formule valable, « vivante et répandue », fidèle au principe de base de Baden-Powell. Il doit et devra s'adapter sans cesse aux mentalités nouvelles tout en conservant l'essentiel de ce qui en a fait son succès à travers trois quarts de siècle. Un film tourné en Algérie, au Bénin, en Indonésie, et au Costa-Rica a servi à souhait le propos du secrétaire général du Mouvement scout à travers le monde.

P.K.



Avec les Femmes paysannes

(Cy) — Société combien active que l'Union des femmes paysannes de Genève. Son assemblée générale à Avully l'a prouvé. Présidée par Mme Colette Lachat, de Laconnex et honorée de la présence de MM. Pierre Wellhauser,

conseiller d'Etat, et Scherz, maire d'Avully, l'assemblée a pris connaissance du rapport présidentiel. Lequel a passé en revue le travail des groupes. Satisfaction sur toute la ligne, ou presque, car on a déploré la dissolution de la section de Collonge-Bellerive, commune plus résidentielle que campagnarde. D'autres groupes aussi font preuve de moins de vitalité depuis que leur village s'est transfor-

mé en petite cité satellite dortoir. Mais, partout ailleurs les dames paysannes participent activement à la vie communale. On les demande souvent pour confectionner des spécialités genevoises lors de manifestations, kermesses et autres. Les rapports de Mmes Y. Humbert, de Genthod, sur les affaires sociales, Dussoix, trésorière, Catherine Scherz, d'Avully, sur les relations avec le Centre de liaison des associations féminines (qui se préoccupe de la révision de la Constitution fédérale) et la représentation des Genevoises au sein de l'Union suisse des paysans grâce à leur délé-

guée, Mme Gabrielle Félix, de Presinge, ont prouvé l'efficacité du travail des femmes paysannes de Genève. Leur générosité aussi, car elles ont un fonds de solidarité. Comme celui-ci avait été mis à contribution pour aider une jeune veuve, on fit une collecte à l'issue de la partie administrative. Elle rapporta plus de 670 francs.

Puis MM. Wellhauser et Scherz félicitèrent les femmes qui maintiennent fort bien les traditions du terroir genevois et M. Paul Ladame, président de la nouvelle classe d'agriculture et de l'art de vivre de l'Institut national genevois donna des précisions sur « sa » classe, ses buts et son programme.

▲ "LA SUISSE", 12 février 1979.

(L'Institut national voudra bien excuser le lapsus du journaliste.)

▼ "LA TRIBUNE", 18 janvier 79.

Dans la revue «Athénée»

Agriculture genevoise hier et aujourd'hui

«Athénée», revue publiée par la Société des Arts de Genève, en est à son cinquième numéro. Qui est entièrement consacré à l'agriculture genevoise d'hier et d'aujourd'hui.

Treize collaborateurs, presque tous professionnellement attachés à l'un des aspects de l'agriculture, établissent une sorte de bilan. A travers lequel apparaît le rôle joué dès 1822 par la Classe de l'Agriculture, de la Société des Arts.

On peut ainsi, en moins de trente pages, se faire une idée générale de ce que fut et de ce que demeure notre campagne, et de ceux qui y vivent et en vivent. L'évolution rapide amorcée à la fin de la dernière guerre mondiale est décrite. Elle devait amener la disparition des grands troupeaux, mais aussi la mise en valeur du sol par une culture plus intensive, plus rationnelle.

Cette publication est un bon document, sérieusement établi, qui permet de faire le point d'une manière précise. Mais l'histoire complète de l'agriculture genevoise reste à écrire, et elle occupera plusieurs gros volumes... J.-C. M.



L'Assemblée générale de l'Union des Femmes Paysannes de Genève, dans la superbe nouvelle salle communale d'Avully, a été un grand succès.

Combien étaient-elles à répondre à l'appel de leur dynamique Présidente, Mme Colette LACHAT ? Nous n'avons pas pu compter. 500, 600, plus ? Mais, la photo le montre : elles savaient ce qu'elles se voulaient. Pas d'abstentionnistes !

Ordre du jour impeccablement conçu, assemblée rondement menée, il y a bien de ces Messieurs, comitards impénitents, qui auraient pu en prendre de la graine. Ce n'est pas pour plaisanter que le Conseiller d'Etat Pierre WELLHAUSER a déclaré, dans son allocution pleine d'humour, que si l'on créait un département de la "condition féminine", il se porterait candidat.

Merci au Maire et à Madame SCHERZ d'avoir si bien reçu les Paysannes genevoises.

L'allocution du Président de la Classe A + A paraîtra dans le prochain numéro.



A AVULLY



- Ci-dessus : L'Assemblée est ouverte, à l'heure précise. Toutes les déléguées ne sont pas encore en place. C'est qu'il y a de bons restaurants dans les environs.



- A gauche : en haut, la Présidente, Colette LACHAT en dessous, le Président du Département de l'Agriculture, Pierre WELLHAUSER.

- Ci-dessous, le Maire d'Avully, M. SCHERZ et d'autres invités d'honneur.

(Photos Jean von Mühlennen)





photographe rue de berne 25 1201 genève téléphone 32 74 33

jean von muhlenen



" Cavalier montant en selle ", par L.A. BRUN
dit Brun de Versoix, 1758 - 1815 ,
Lithographie publiée à l'occasion du deuxième
centenaire de la Société des Arts, 18 avril 1976

UNIQUE EN SUISSE : GRANDS FILMS CLASSIQUES SUPER 8 CINE SONORE

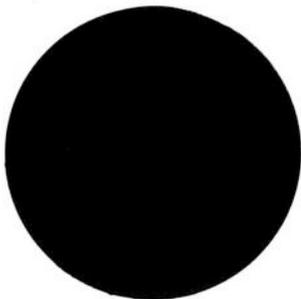
***** EN LOCATION et VENTE

Cinémathèque/Le choix le plus important

photos publicitaires et industrielles - reportages - agrandissements géants, noir et couleur - prises de vues
cinéma - fournitures de matériel photo et ciné, toutes marques

L'Industrie Métallurgique

ÉLÉMENT DU DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE DE GENÈVE



L'Union des Industriels en Métallurgie
du Canton de Genève groupe :

- 54 entreprises occupant 11000 personnes
- L'exportation constitue la caractéristique de l'industrie genevoise des machines et appareils qui fabrique une grande variété de produits de haute qualité.

DOCUMENTATION

INFORMATION

U.I.M. 9, rue Boissonnas, 1227 Genève-Acacias tél. (022) 43 93 70



*Un atelier de «cabinotiers» au XVIII^e siècle (detail).
Huile de Christophe von Ziegler
au Musée de l'Horlogerie et de l'Emaillerie, Genève.*

La «fabrique», ainsi se nommait au XVIII^e siècle la partie du quartier de Saint-Gervais qui abritait les métiers de l'horlogerie et de la joaillerie.
Il représentait à l'époque près d'un tiers de la ville.

La «fabrique» a toujours occupé une place à part dans la classe de l'Industrie et du Commerce.
Sans doute parce qu'à l'origine de la Société des Arts on trouvait aux côtés de l'illustre de Saussure un modeste horloger qui lui en inspira l'idée.

Les fondateurs de Vacheron Constantin ont, dès l'origine, encouragé les activités de la Société des Arts qui édicta entre autres les premières normes qualitatives horlogères et qui organisa les premiers concours de précision.
Vacheron Constantin est fier aujourd'hui de participer aux activités de la classe «Industrie et Commerce».



La plus ancienne Manufacture d'horlogerie du monde.
En l'île depuis 1755.

VACHERON
CONSTANTIN

Genève

La plus noble parure du temps